

### ***SIMPLE ET COMPLIQUE***

Le « seubveï » puait, les gens attendaient bêtement le train. Mais soudain un groupe d'ados se mit à brailler :

- Un rat, un rat, regarde !

La foule tourna ses regards vers le rat qui traînait avec difficulté un gros morceau de hot-dog. Les gamins gueulaient :

- Vas-y ! Vas-y !

Le rat voulut bondir, avec son pain, dans le trou d'où il était sorti, mais il n'y arriva pas. Deux passagers peu sobres se joignirent aux gamins.

- Vas-y donc, vas-y, je mets cinq contre un qu'il y arrive !

La quinzième fois, il arriva à sauter dans son trou sous les braillements unis de la foule. Le train arriva. Les gens montèrent dans le wagon. Kolia s'assit. Un groupe de jeunes gens était à côté de lui. Kolia, jeune homme moscovite poli, à qui toute odeur forte donnait la nausée, compta sur un courant d'air dans le wagon. Mais l'odeur ne fit que se renforcer. Il n'avait pas compris tout de suite que l'odeur venait du groupe de jeunes. A l'arrêt suivant, une négresse enceinte monta, avec deux enfants. Kolia lui céda sa place avec plaisir.

Kolia descendit à Canal Street. Il demanda poliment à un vieux assis sur un banc :

- Excuse me, Sir. Where is Canal Street\* ?

Le vieux le regarda d'un air sombre et énonça non moins sombrement :

- Vat iz zat, Kenel ? – singeant visiblement Kolia. – Canal ?

Kolia rougit.

- Canal, oui, oui, Canal, - se réjouit Kolia, croyant presque entendre une prononciation russe.

- Canal, go rait, - le vieux lui indiqua d'un doigt tordu un escalier sur la droite.

Kolia sortit en courant et avec plaisir.

Canal Street - la démocratie mise en évidence. Au coin, des gamins lèvent les cinq doigts de la main vers les voitures qui passent, indiquant ainsi qu'ils sont prêts à travailler pour cinq dollars de l'heure. Des magasins bon marché, des banques, « Mc Donald's », le soleil et une foule hétéroclite. Kolia était déjà venu une fois, mais il n'avait pas eu le temps de faire du shopping. Et aujourd'hui, il a le temps et il a l'argent. Mais seulement des francs.

Dans la banque de Moscou où il a acheté ses devises, il n'y avait pas de dollars, en revanche il y avait des francs. Bon, Kolia les avait achetés. « Quelle différence, avait-il pensé, en tout cas, c'est des devises ».

Kolia entra dans la City Bank, mais il y avait plein de monde et le décor bleu foncé le rebuta, va savoir pourquoi. Kolia traîna lentement le long de Canal, examinant les vitrines et hésitant : « Changer de l'argent maintenant ou plus tard ? » Finalement, Kolia se retrouva dans une petite rue très moscovite. Il y avait beaucoup moins de monde. Il découvrit enfin une maison de quatre étages sur laquelle était écrit : Manhattan City Bank. Il entra. Il demanda où était le bureau de change à un concierge qui lui indiqua le deuxième étage.

Le design des années 1960 le rassura carrément. On lui changea l'argent dans une espèce de cabinet, va savoir pourquoi. Le type traîna longtemps ; sur le rebord de la fenêtre il y avait une photo de sa famille dans un cadre décoré de fleurs en plastique.

Dans la rue, le soleil brillait. Deux cents dollars, c'était beaucoup ou peu ? Pas clair. Mais Kolia n'avait que ça. Il rentrerait bientôt à la maison, il fallait acheter des cadeaux et quelque chose pour lui.

Eh, Colomb ! Si tu m'entends dans l'autre monde, merci à toi de la part du peuple soviétique pour cette belle découverte. C'est étonnant comme on peut se sentir si bien de l'autre côté du monde. Et comme beaucoup de choses rappellent la maison, le pays des soviets. Un homme marche dans la rue, et on peut parier n'importe quoi que c'est un homme de chez nous. Une gueule ronde, il sourit, la démarche et tout ça. On s'approche un peu plus, on l'examine et il demande dans un anglais pur : « What do you want\* ? » Eh oui, c'est comme ça.

Notre Kolia parcourait la petite rue moscovite, fixant les visages et tout réjoui de cette similitude et de cette différence. A Canal, Kolia tourna à droite et arriva à une « chop » pleine d'objets les plus divers. « Express Liquidation » était plein à craquer. Il y avait là des ordinateurs, toutes sortes de matériel électronique cassé et des jeans qui s'étaient décolorés dans la vitrine, d'un seul côté ; dieu seul sait ce qu'il n'y avait pas. Kolia restait là à passer en revue tous ces objets avec plaisir. Il avait seulement rêvé de nombreuses choses qui étaient là. Et, maintenant, il pouvait même les acheter, et il avait de l'argent. Ah ! Tentations, tentations ! Finalement, Kolia se choisit un bonnet d'un joli bordeaux, une « kap » américaine, le tout pour un dollar soixante, très bon marché. Le reste attendrait. Kolia paya et sortit. Il fallait choisir des cadeaux pour la famille.

Dans Canal, il y avait visiblement plus de monde. Le soir tombait. C'était vendredi. Des gamins étaient apparus, chacun vendant quelque chose. L'un des montres, l'autre des T-

shirts portant une inscription « New York », un autre proposait une caméra vidéo pour cent dollars, neuve, dans son emballage, à une condition : l'argent d'abord, on déballe après. Des joueurs de bonneteau étaient aussi apparus. « C'est étonnant comme on peut avoir les gens, pensa Kolia. Surtout ce joueur de bonneteau, n'importe quel imbécile comprendrait que c'est une arnaque. » Kolia avait raison, combien de fois avait-il vu ces gars en Russie. Et il les avait toujours évités. Et, ici, il avait envie de regarder comment on peut extorquer de l'argent aux gens avec un jeu aussi idiot. Kolia s'approcha d'un petit groupe de badauds et se mit à observer. La boule tantôt là, tantôt ici. L'homme tantôt perd, tantôt gagne. Le bonimenteur, sûrement un polonais, crie à tue-tête, attirant les joueurs, montrant les gains. Le gagnant empoche de l'argent, rejoue, gagne à nouveau et part. Une femme encombrée de sacs, commence à jouer, et elle gagne aussi, prend l'argent et part. Au bout de dix pas, elle s'écrie :

- Non, je vais rejouer, c'est mon jour de chance !

Elle revient et gagne à nouveau. La somme augmente. La femme conseille à une jeune étudiante de jouer. Au début ses dix dollars se transforment en vingt dollars, puis en quarante. Kolia est perplexe. Un gars étranger, à côté, tend timidement cinq dollars. Les cinq dollars se transforment en dix, les dix en vingt et oh-oh-oh, pas de chance, perdus. Le type n'a pas vingt dollars, il donne sa montre. Le jeu est le jeu. Arrive un homme, un ouvrier dans une combinaison tachée. Il met vingt et tout de suite il gagne quarante. Il sourit à Kolia :

- Et toi, pourquoi tu n'essaies pas ? Tu vois bien que tout le monde gagne, profite de l'occasion, tente ta chance.

Kolia hésite.

- Allons-y ensemble, sourit la combinaison.

Kolia sort dix dollars.

- Bon, parfait, allez, on y va.

Dix font vingt. Vingt font quarante. Quarante font quatre-vingts. Perdus. Kolia ne comprend rien. Il sort l'argent, le donne, se retourne et part. Les larmes aux yeux. C'est bête, c'est bête de sentir qu'on a perdu. La combinaison le rattrape.

- T'es déçu, mon gars, ou quoi ? Arrête ! Cette femme, là, vient de gagner cent. Tu as tort de partir, tu ferais mieux de te refaire.

Et il prend Kolia par le coude et le tire en arrière.

- Allez, mets tout de suite cinquante, tu te refais tout de suite, et c'est fini. Regarde, tout le monde gagne, tu n'as pas eu de chance, c'est tout.

La nana étudiante récupère les cent qu'elle a gagnés, les cache dans son porte-monnaie et part. Kolia sort cinquante dollars.

- Bravo, crie la combinaison.

Les cinquante se transforment en cent, les cent se transforment en ... Soudain le Polonais pousse du pied la boîte sur laquelle était posé le carton et se dissout dans la foule. Kolia reste bêtement sur place, regarde autour de lui ; là où il y avait un attroupement, il n'y a plus personne. Pas de femme encombrée de sacs, pas de nana étudiante, pas de combinaison. Seulement le gars étranger qui tape sur l'épaule de Kolia, montre son poignet nu, rajuste son sac sur son épaule et s'éloigne lentement.

Le soleil se couchait, éclairant de ses derniers rayons les étages supérieurs des maisons. La chaleur estivale était tombée, l'air était devenu frais et léger. Kolia se traînait le long de Canal, très triste, et il réfléchissait : comment peut être aussi compliqué ce qu'il y a de plus simple.

\* En anglais dans le texte.

